

STILLE NACHT



DU 17 AU 28 SEPTEMBRE

[20h30] du jeudi au samedi

[17h] dimanche

[20h30] lundi

<http://www.ohoui.org>

STILLE NACHT

(douce nuit)

Conception

Alexandra Fleischer et Joachim Latarjet

Mise en scène et composition musicale

Joachim Latarjet

Avec

Alexandra Fleischer

Joachim Latarjet

Alexandre Théry

Vidéo

Mathilde Bertrand

Lumières

Léandre Garcia Lamolla

Son

Nicolas Barrot

Conduite accompagnée

Christine Tournecuillert

Production déléguée : Oh ! Oui

Coproduction les Subsistances

Contact : Christine Tournecuillert – Tel : 01 47 00 02 34 / 06 62 60 96 36

mail : c.turnspoon@free.fr 15 passage de la main d'or 75011 Paris

En Avril 2007, nous sommes allés à Sambin, un petit village dans le Loir-et-Cher. Nous nous y sommes rendus à la demande de René Fleischer.

Il nous a toujours dit que son enfance, alors qu'il est né en 1935, commence en 1940, à Sambin. Ses parents sont allemands, il ne les reverra qu'en 1945.

Pendant cinq années, il vivra chez une femme à qui il rend un hommage solennel en ce mois d'avril. Il y a là tous ses amis d'enfance. Ils savaient sans savoir, semble-t-il...

Nous sommes tous là, à entendre des histoires, à découvrir des histoires aussi, car certaines d'entre elles étaient enfouies ou tues, par pudeur souvent...

Après cette cérémonie, nous avons voulu en savoir plus et sommes allés interroger René Fleischer sur son enfance, sur ces années de guerre à la campagne et sur sa langue maternelle, la langue de l'amour et du bourreau. Celle qu'il ne voudra plus entendre ni parler pendant des années.

Un trajet, une histoire singulière, un bégaiement dont on sait que nombre d'enfants avec des histoires similaires étaient atteints, une langue brisée et coupée...

Parler de ce qui est tu, mais entre les mots, entre le français et l'allemand, pour tenter de comprendre pourquoi, malgré cette « enfance heureuse », il ne se passe pas un jour sans que René Fleischer ne pense à ces personnes disparues...

C'est une histoire d'enfant.

L'histoire d'un enfant.

Il a un secret, il doit le taire, le dissimuler, l'enfouir.

Il doit se cacher, se fondre, s'évanouir, s'éclipser, s'effacer, s'éloigner, s'estomper, s'évaporer, se dissoudre, un peu, disparaître... un temps...

C'est une histoire d'enfance.

C'est aussi une enquête,

pour trouver les cachettes...

pour répondre à une question : pourquoi la langue allemande a-t-elle disparu de la famille Fleischer ?

La peur... *Stille Nacht* (douce nuit)... et le silence...

**Entretien avec Alexandra Fleischer
réalisé par Patrick Lardy/CDN de Besançon**

Peux-tu me résumer l'histoire que vous racontez dans ce spectacle ?

C'est assez compliqué. Nous avons Joachim et moi envie de parler de l'histoire de mon père, René Fleischer. On s'est rendu compte très rapidement que nous avons du mal à le faire et que celui qui en parlait le mieux, c'était lui. D'où l'idée de lui laisser la parole, en vidéo, dans le spectacle. Notre rôle consistant à la ponctuer par ce à quoi cette expérience de vie nous renvoyait. D'où la naissance de thèmes comme la menace, la hantise, le danger, qui ont trouvé des expressions musicales, chorégraphiques et théâtrales dans le spectacle.

Et sur ces thèmes, vous avez effectué une collecte de textes, vous vous êtes nourris de récits de survivants ?

Nous avons d'abord écouté mon père parler de cette période en l'interviewant – la Seconde Guerre mondiale vue par les yeux d'un enfant juif allemand caché en France. Les questions liées au langage, à la langue maternelle sont alors apparues comme centrales. Pourquoi refusait-il de parler allemand ? Pourquoi m'avait-il imposé de prendre allemand première langue ?... Nous nous sommes aussi beaucoup interrogés sur les possibilités de traiter de ces thèmes, de cette période de drames et de désolation humaine en évitant d'en parler frontalement, directement. Nous avons lu énormément de textes sur la shoah – dont ceux de l'écrivain Imre Kertész, même si finalement nous n'avons pas conservé ses écrits dans le spectacle, et ceux de Primo Levi – et nous avons regardé beaucoup de documentaires. Un ouvrage nous a particulièrement impressionné, même si on l'a découvert très tardivement dans le processus de création : *Les Disparus* de Daniel Mendelsohn. Ce livre m'a énormément touchée parce qu'il parle, dans cette période de l'histoire, des secrets de famille ; il essaie de mettre à jour les secrets, de retrouver les traces. Nous avons, à notre manière, essayé de faire la même chose : regarder l'histoire de René Fleischer comme une énigme à résoudre. Et pour ça, il nous a fallu faire grandir ce petit garçon.

Ton père regardait-il aussi cette disparition de la langue comme une énigme ? Donnait-il des explications ? Vous êtes-vous dit que vous pouviez trouver d'autres réponses en recourant à d'autres modalités d'enquête ?

C'est ça. Mon père fait partie de cette génération d'hommes qui se protègent toujours en parlant peu d'eux et plus des événements de manière impersonnelle. Il présentait paradoxalement la période comme heureuse, agréable, affirmait n'avoir manqué de rien... Et puis il y avait le sujet tabou : les disparus, sujet sur lequel il ne dévoilait rien. Dans le travail, nous nous sommes beaucoup inspirés de *Masse et puissance* d'Elias Canetti, il nous a semblé qu'il s'exprimait avec une grande justesse sur cette période recouverte de fantômes et de secrets, justement parce qu'il

n'attaquait jamais ces questions frontalement, mais qu'elles travaillaient continuellement son ouvrage. Nous ne voulions pas non plus nommer abruptement les choses : nous redoutions le réalisme. On désirait faire quelque chose qui parte de la tête d'un enfant et imaginer ce qu'il avait pu vivre et se raconter.

Qu'est-ce qui se passe concrètement sur le plateau ? Une vidéo projette ton père racontant son histoire et des actions théâtrales, musicales et chorégraphiques s'immiscent dans le cours du récit ?

René raconte ses souvenirs : un petit village du Loir-et-Cher, une femme qui le cache pendant cinq ans, des soldats allemands occupent la maison, il leur parle spontanément dans sa langue maternelle. La femme qui s'occupait de lui a pris peur, l'a enfermé dans une pièce d'où il est ressorti bègue, sans plus jamais parler allemand. Et ce qui se passe sur scène, c'est tout ce qu'on a collecté. On a cherché à faire un spectacle là-dessus en évacuant systématiquement ce qui était trop concret ou réaliste. Un danseur nous a rejoint et nous souhaitons qu'il joue tous les rôles, celui de l'enfant, celui de l'Allemand... qui pouvait être aussi une projection de l'imagination d'un enfant. Notre envie était d'aborder aussi certains thèmes liés à l'enfance et à ses traumatismes : la peur, la menace, le danger, les cauchemars. La question étant : qu'est-ce qu'un enfant pouvait imaginer, comprendre dans un temps de l'histoire aussi tragique que celui-là ? La présence de René à l'écran est chargée d'émotion : sans lui il n'y aurait pas de spectacle. Ce spectacle a permis de lever un silence familial ; sans être dans une démarche thérapeutique, j'ai appris énormément de choses sur ma famille et sur mon histoire. Même si j'avais peur de faire *Stille Nacht*, l'envie de parler des morts a été la plus forte. Nous sommes la génération d'après, celle qui n'a pas vécu et qui veut comprendre, d'où cette nécessité de faire parler et d'entendre les morts et de manier l'idée que, comme le dit si magnifiquement Daniel Mendelsohn, « les morts ne sont pas tant disparus que dans l'expectative. »

TEXTES

Les morts sont mécontents, jaloux des parents qu'ils ont laissés. Ils sont méchants, ils essaient de se venger sur eux. Pourquoi ? Parce qu'ils ne sont plus en vie et ça les énerve. C'est cette envie des morts que les vivants craignent le plus. On peut les apaiser en les flattant, en leur offrant des aliments par exemple. On les fournit de tout ce dont ils ont besoin pour gagner le pays des morts afin qu'ils s'éloignent et ne reviennent plus faire du mal et tourmenter les vivants. Parce que ça, ils adorent... tourmenter les vivants. C'est même une vraie passion : ils veulent sans cesse aller chercher les vivants pour les amener chez eux ! Chaque mort est quelqu'un à qui l'on a survécu et ça, ça les énerve vraiment.

La maman est très ferme avec son bébé mort : « Va-t-en maintenant ! » gémit-elle, « tu es mort, ne te faufile pas la nuit pour boire à mon sein. Ce lait est seulement pour les vivants ! »

« Mon fils, quand je te disais que le sable te tuerait tu ne voulais pas m'écouter, et maintenant, tu vois, tu es mort. Je suis sorti et je t'ai fait un beau cercueil. J'ai fait ta tombe en un bel endroit où tu aimais jouer. Je t'assiérai et te donnerai du sable à manger, maintenant il ne peut plus te faire de mal, et je sais combien tu l'aimes. Il ne faut pas que tu me portes malheur, cherche plutôt celui qui t'a fait manger du sable. »

Dix petits gars
Grimpèrent aux arbres quel bluff !
L'un d'entre eux s'tarabusta
Ils n'étaient plus que neuf
Neuf petits gars
Faisaient le guet de nuit
Il y en a un qui fut tué
Ils n'étaient plus que huit
Huit petits gars
Jouèrent aux quilles, mazette !
L'un d'entre eux s'fit enquiller
Ils n'étaient plus que sept
Sept petits gars
Vont voir dame maléfice
L'un se fit mal ficeler
Ils n'étaient plus que six
Six petits gars
Dans les marais ils trinquent
L'un d'entre eux s'est trop fâché
Ils n'étaient plus que cinq
Cinq petits gars
burent de la bière douceâtre
L'un d'entre eux se cuita à mort
Ils n'étaient plus que quatre
Quatre petits gars
Mangèrent trop de bouillie
On frappe l'un en bouillie
Ils n'étaient plus que trois
Trois petits gars
Ils braillaient trop entre eux
L'un d'entre eux brailla à mort
Ils n'étaient plus que deux
Deux petits gars
Pleuraient comme d'habitude
L'un des deux pleura à mort
L'autre but la solitude
Un petit gars
Vit donzelle aux beaux yeux
Aussitôt il l'épousa
Ils étaient de nouveau deux
Deux petits
Voyagèrent en charrue
La charrue a versé, ils étaient tous foutus

Fleischer, vient de l'allemand « fleisch », qui veut dire « chair » ou « viande ». Ainsi « fleisch » peut se décliner en « fleischig », « charnu » ; « fleischlich », « charnel » ; « fleischerei », « boucherie » et enfin « fleischer », « boucher ».

Le boucher est celui qui tue le bouc, le bœuf et vend de la chair crue.

Melchior Fleischer est né en Lituanie, fuyant, la famille part en Ukraine où naquit Lubow Fleischer.

Les Fleischer resteront pour la plupart en Ukraine, sauf le deuxième fils, Isaac Fleischer qui partit en Autriche, à Vienne. Il eut six enfants dont Max et David Fleischer, créateurs de Betty Boop et de Popeye.

À 4 ans, Max Fleischer part s'installer avec ses parents aux Etats-Unis, à New-York – la même ville qui refusera à Henni Weiss, belle-sœur de Léo Fleischer et tante de René Fleischer, de débarquer en 1939. Refoulée, elle repartit à bord du même paquebot pour l'Afrique du Sud.

Max Fleischer aura un fils, Richard Fleischer, réalisateur célèbre des Vikings, de 20 000 Lieues sous les mers, Le voyage Fantastique et Soleil Vert.

Richard Fleischer ira écouter Léon Fleischer, pianiste qui, à 16 ans fit son premier concert avec le New York philharmonique.

Ils sont tous les deux cousins éloignés de Léo Fleischer, père de René Fleischer.

Charles Fleischer, acteur, neveu de Richard Fleischer, joue dans « Qui veut la peau de Roger Rabbit », « Pôle Express » ou « Zodiac » et a été la célèbre voix de...

Il perpétue ainsi la grande lignée d'artiste dans la famille Fleischer, à l'exception de Ari Fleischer, porte-parole de Georges W. Bush à la Maison-Blanche...

Mais revenons à Odessa.

Sur cette photo, on y voit les arrières grands-parents de René Fleischer, Jekoussié et Alexandra avec leurs petits-enfants, Dora et Adi.

Max Fleischer, fils de Jekoussié et Alexandra, et Ida ont 6 enfants, 4 filles, Sonia, Dora, Klaerle et Rose ; et deux garçons, Adi et Léo. La famille Fleischer doit fuir une nouvelle fois et part en Allemagne, à Munich.

Là, Léo Fleischer, petit-fils de Jekoussié et Alexandra Fleischer et fils de Max et Ida Fleischer, rencontre Magdalena Weiss, petite-fille de Edouard et Maria Weiss et fille d'Emmanuel et Jeannette Weiss. Ils se marient à Munich. À cause de son engagement politique, Léo est contraint de quitter l'Allemagne et avec Magdalena, ils partent s'installer à Paris, où il retrouve son frère Adi.

Plus tard, alors que Léo et Magdalena Fleischer sont à Munich pour présenter à la famille leur fils René, né un an auparavant à Paris, Tilly Fleischer, remporte la médaille d'or au lancer du javelot aux J.O. de Berlin. Cette Fleischer ne fait manifestement pas partie de la famille.

René grandit à Paris mais se rend fréquemment en Allemagne avec ses parents pour voir sa famille.

En 1939, on parlait de la guerre, alors... Magdalena... plaça René... À Sambin, petit village du Loir et Cher, chez Marie Jouselin, en attendant de voir...

Puis c'est la guerre, alors René Fleischer reste à Sambin...

On l'avait sûrement calomnié, car, sans avoir rien fait de mal, il fut arrêté un matin. La cuisinière de sa logeuse, qui lui apportait tous les jours son déjeuner à huit heures, ne se présenta pas ce matin-là. Ce n'était jamais arrivé. Il attendit encore un instant, regarda du fond de son oreiller la vieille femme qui habitait en face de chez lui et qui l'observait avec une curiosité surprenante, puis, affamé et étonné tout à la fois, il sonna la bonne. À ce moment on frappa à la porte et un homme entra qu'il n'avait encore jamais vu dans la maison. Ce personnage était svelte, mais solidement bâti, il portait un habit noir et collant, pourvu d'une ceinture et de toutes sortes de plis, de poches, de boucles et de boutons qui donnaient à ce vêtement une apparence particulièrement pratique sans qu'on pût cependant bien comprendre à quoi tout cela pouvait servir.

- Qui êtes-vous ?

Je regarde mes deux mains et j'essaie de bouger mes doigts.

Je me distrais ainsi quand je suis assis aux toilettes. J'ouvre grand la main, j'écarte délicatement les cinq doigts, et quand je les plie d'une certaine façon à partir de la deuxième jointure, ils me font penser à certains lutteurs. Quand je les étire doucement vers le haut, sans plier les doigts, mes mains prennent l'allure de lutteurs élancés. Si je les replie fermement en avançant la racine de mes doigts vers l'avant, elles deviennent comme des lutteurs courts et râblés ; bref il me suffit d'ouvrir le pouce, de plier un doigt pour qu'apparaisse un lutteur bien précis.

Je les fais alors se rencontrer. Je choisis le pouce et le petit doigt de chaque main. Il y a quatre doigts, à gauche si le pouce de droite entre dans celui de gauche, ou à droite si c'est l'inverse. Je croise les deux mains. Elles se pressent et se bousculent, s'agrippent, se poussent, se tirent, s'enroulent. Le mouvement de mes deux mains a ses limites, mais ça me va très bien. Et puis, je suis un amateur, l'une de mes deux mains est libre de gagner, je n'y ai aucun intérêt personnel, je les abandonne à leur mouvement naturel. Ou plutôt, suivant la capacité personnelle supposée de mes lutteurs, je les laisse se repousser et échouer dans leurs attaques, s'agripper et perdre leur liberté de mouvement. Victoires faciles et défaites vexantes...

Je le fais en classe. Le dessus de mon bureau me sert de ring. Dessous, c'est le vestiaire, où j'agite mes mains pendant que les différents groupes de lutteurs se changent. Ensuite j'établis un tableau des résultats. En une heure de classe je fais au moins un tournoi de sept jours. La récréation me permet de préparer les prochains Jeux olympiques. C'est bien l'école ! Comme dans un combat où c'est chaque fois le même qui gagne, je laisse échapper les acclamations de la foule du palais des sports. Il paraît que mon instituteur a posé la question. Pendant la classe il croise les mains comme pour prier, qu'est-ce qu'il fait ? Qu'est-ce que tu fais ? Je me suis tu.

Pendant quelque temps, je me représente la scène dans ma tête, sans bouger les mains. C'est la même chose, mais c'est trop compliqué. Alors, j'écris le nom des lutteurs sur des petites cartes pour ne pas avoir à m'en souvenir. Ça devient impossible de jouer avec à l'école, alors je décide qu'ils partent en tournées promotionnelles entre deux tournois, et je les imagine à l'échauffement, à des émissions de radio, interrogés par des journalistes et à différents moments de leur vie privée. Puisqu'ils sont tous sous ma surveillance depuis l'époque où ils sont entrés en apprentissage, ils ont naturellement acquis des qualités et des défauts. Il y a ceux qui sont solides, ceux qui sont d'humeur changeante, les conquérants, ceux qui ne le sont pas, il y a les audacieux et les prudents, les vieux et les jeunes. Nous faisons autant de matchs que les championnats nous le permettent. Et là, c'est parti ! Je détermine les gagnants et les perdants. J'ajoute l'âge et le handicap de chacun, autant d'éléments dont je dois absolument me souvenir. Si je n'y prends garde, la programmation des matchs prend du retard, il faut s'occuper de ce qui se passe sur le ring ou encore du classement du résultat, de la moyenne générale de chaque joueur, je suis donc très occupé.

Et puis, je commence petit à petit à écrire des noms sur des petits bouts de papiers. Ce ne sont plus des noms de lutteurs. J'écris mon nom, puis j'ajoute ceux de mes amis de classe, de mes professeurs, des gens de l'église et du village, des noms que tout le monde connaît. Ainsi, je n'éveillerai pas les soupçons. Comme ce genre de jeu n'a aucun sens si je le pratique sur une courte période, je veux une trame qui peut constituer une longue histoire. Je les étale sur mon lit et je les déplace en imaginant leur vie quotidienne.

Je fais aller A à la Poste par un sentier bordant la forêt, je décide de faire sortir B et sa famille au cinéma. S'il y a un cinéma, il faut qu'il y ait des films, donc des studios de cinéma. Je fabrique donc un grand nombre de cartes représentant non seulement les acteurs, mais aussi les équipes de tournage. Pendant ce temps, C se rend à l'opéra. Je dois donc créer de nouvelles personnes qui sont :

- 1- l'équipe administrative
- 2- l'équipe technique de l'opéra
- 3- les chanteurs
- 4- l'orchestre
- 5- le chef d'orchestre
- 6- le metteur en scène et ses assistants.

Mon bureau pour les lutteurs, mon tiroir pour le cinéma, mes boîtes de cartons pour l'opéra.... Je passe de l'un à l'autre.

Cela revient à représenter un nombre incalculable de gens.

Le charme de ce jeu semble résider dans le fait que l'on peut juger du bonheur et du malheur des autres.

Je prépare beaucoup de cartes blanches et je fabrique autant de familles que je peux. Si on prend le train, des numéros au hasard permettent d'aller où l'on veut, au théâtre, au cinéma ou ailleurs...

Je constitue aussi une population extérieure que les numéros peuvent faire bouger d'un bloc.

Je tente de freiner l'accélération du mouvement en parlant et en chantant.

Dans la mesure où je suis vivant, il m'est impossible d'arrêter ce jeu.

Je décide alors de mourir à la guerre. Puisque je mourrais, mon jeu disparaîtrait aussi. Ma mort le réduirait néant.

Un jour, avant de monter sur le trône de l'empire, je passais sur une route à cheval. Il y avait six hommes qui se tenaient en embuscade sur un pont et en voulaient à ma vie. En m'approchant je tirai mon épée et les attaquaï. Ils me couvrirent d'une pluie de flèches, mais toutes manquèrent leur but et pas une seule ne m'atteignit. Je les tuai tous de mon épée et poursuivis la route sans blessure. Au retour je passai à l'endroit où j'avais tué les six hommes. Leurs six chevaux erraient sans maîtres. Je les menai tous chez moi.

*Cette armée marcha avec bonheur et hacha le pays des Bédouins.
Cette armée marcha avec bonheur et détruisit le pays des Bédouins.
Cette armée marcha avec bonheur et renversa ses tours.
Cette armée marcha avec bonheur et coupa ses figues et ses vignes.
Cette armée marcha avec bonheur et mit le feu à tous ses villages.
Cette armée marcha avec bonheur et en massacra les troupes par dizaines milliers.
Cette armée marcha avec bonheur et en ramena des prisonniers, une grande quantité.*

La meute de chasse met en jeu tous ses moyens pour atteindre une proie vivante qu'elle veut abattre pour la manger. Tuer est donc toujours son objectif le plus immédiat. La gagner de vitesse et la cerner sont ses moyens les plus importants. La concentration sur un objet unique, qui est toujours en mouvement, qui échappe aux regards, puis reparaît, que l'on perd souvent et que l'on est obligé de rechercher, que l'on ne cesse de tenir sous le désir de tuer, que l'on maintient dans un état constant d'angoisse mortelle, cette concentration est celle de tous à la fois. Chacun a le même objet en vue, et chacun se dirige vers le même objet. La distance entre la meute et son objet, qui diminue progressivement, diminue pour chacun à la fois. La chasse a un cœur aux battements collectifs et mortels. Ces battements tiennent longtemps, par tous les changements de terrain, ils s'intensifient au fur et à mesure que l'on se rapproche de l'animal. Quand on l'a atteint, qu'arrive le moment de le toucher, chacun à la possibilité de tuer, et chacun s'y essaie. Voici un être tout seul sur lequel peuvent se concentrer les épieux ou les flèches de tous.

Le garçon s'échappe, mais, rattrapé, il est enfermé dans une écurie toute noire. Il songe aux moyens de se délivrer et n'en trouve aucun, le temps passe et il est de plus en plus triste.

Un beau jour, il aperçoit un rayon de soleil dans son écurie. Il regarde bien et découvre une fente dans la porte, par laquelle le rayon a pénétré. Vite, il se transforme en souris et se faufile au-dehors par la fente. L'attaquant s'aperçoit qu'il est parti, se transforme en chat et se met à la poursuite de la souris.

Le chat ouvre déjà la bouche pour tuer la souris que celle-ci se transforme en poisson et saute dans l'eau. L'attaquant devient en un clin d'œil un filet, qui flotte à la poursuite du poisson. À l'instant de le prendre, celui-ci se transforme en faisan. L'attaquant lui donne la chasse sous forme de faucon. Déjà le faisan sent les serres de son ennemi, mais alors il prend la forme d'une pomme vermeille pour se laisser tomber tout droit sur les genoux du roi. L'attaquant devient couteau, et le roi le tient soudain à la main. Le roi fait le geste de couper la pomme, mais celle-ci disparaît et à sa place voici un petit tas de millet. Devant lui se dresse une poule avec ses poussins... l'attaquant. Ils picorent grain après grain, jusqu'à qu'il n'en reste plus qu'un. Au dernier moment, celui-ci se transforme en aiguille. Quant à la poule et ses poussins, voici qu'ils sont tous ensemble le fil dans le chas de l'aiguille. Alors l'aiguille s'enflamme, le fil est consumé. L'attaquant est mort. L'aiguille redevient le garçon, et il rentre à la maison chez son père.

Étant couché, je n'arrive pas à dormir et je pense continuellement à toutes sortes de choses. J'essaye pour tenter de m'assoupir de me plonger dans les pensées agréables qui me viennent généralement après le sommeil.

Bruits incessants de pas autour de moi. Des bruits de pas d'hommes, d'animaux, ils sont discrets, mais je les entends. D'autre part, d'innombrables ombres humaines grouillent dans la pièce, légères et délicates. Mon père est là. Ma mère est là, elle aussi. Je lève une main pour leur faire signe que tout va bien. Il y a encore les gens du quartier où je vivais quand j'étais petit. Apparaissent les unes après les autres des personnes que j'avais oubliées, mais que je reconnais dès que je les vois. Aucune d'elles ne regardent dans ma direction, ni ne m'adressent la parole. Elles se contentent de marcher d'un air pressé.

Si on réussit à rester en vie assez longtemps, on finit inévitablement par devenir quelque chose.

Étant couché, je n'arrive pas à dormir et je pense continuellement à toutes sortes de choses. J'essaye pour tenter de m'assoupir de me plonger dans les pensées agréables qui me viennent généralement après le sommeil.

D'habitude pourtant, je dors n'importe où. Je me demande combien de minutes se sont écoulées. Un singe est là tout près de moi. Si je ne le quitte pas des yeux, il finira par se glisser à l'intérieur du mur. Mais j'ai l'impression qu'il est toujours là, tout près, alors je lui lance un regard si sévère qu'il disparaît en glissant sur le côté. Est-ce que les autres eux aussi se taisent ?

Tout le monde a peur de quelque chose, vous savez. Des serpents, des grenouilles, des insectes... Mais quand je me mets à avoir peur, j'ai peur de tout.

Quand je me réveille, il y a toujours des serpents qui sortent de ma chemise pour me mordre le visage. Il y en a au moins quatre ou cinq. Mais ce sont peut-être des serpents de mer ou des anguilles.

Les serpents, je ne les déteste pas tant que cela... Ce sont les poissons, peut-être, que je déteste vraiment. Les poissons et les chats se ressemblent, mais j'ai encore plus peur des poissons. Les poissons se mettent à sauter dans tous les sens quand le poissonnier les verse sur l'étalage. Il les ramasse un par un pour les remettre sur la planche. Parfois il y en a qui leur disent gravement de ne pas s'agiter, de se calmer, qu'il ne leur arrivera rien s'ils sont sages et que c'est parce qu'ils s'agitent que cela ne va pas... et il les empoigne.

Quant aux mammifères, je n'aime pas le contact de leur nez, quand ils ont faim, ils mangent n'importe quoi, tout ce qu'ils trouvent, les arbres, les maisons.

J'ai peur aussi des oiseaux, parce qu'ils sont combatifs et qu'ils viennent me percer les yeux avec leur bec. Ils m'ont déjà mangé plusieurs centaines de globes oculaires.

*Ich bin das einstige Laken deines Bettes
Ich bin deine Wand zu Hause
Ich bin dein Balken und dein Lied
Ich lege meine Hände auf - dieses eine Mal
Niemals war eine schwache Geste so schwer
Ich scheue und ich gehe*

*Ich bin der Stern den ich dir gab
Ich bin der Schlamm ich bin die Wölfe
Ich bin die Zähne die eingehen
In dein von mir gesegnetes Fleisch
Ich bin der Faustschlag der dich treffen
Und dein kleines Blut das fließen wird
Ich bin dein Schrei mit riesengrossen Augen
Und die milde Wärme deines Bauchs
Die im Wind der Tannen fortgeht
Ich scheue und ich gehe*

*Ich bin dein Laken aus eiskaltem Wasser
Dein Schweiss und dein Schleim
Deine zerrissenen Eingeweide
Ich bin das gehäutete Holz
Neben deinen herausgerissenen Knochen
Ich bin dein Zahn
In einem Kleidungsstück
Ich bin der Stern den ich dir gab
Ich scheue und ich gehe*

OH ! OUI...

Notre compagnie **Oh ! Oui...** est le fruit de la rencontre de Joachim Latarjet, musicien ; un des membres fondateurs de la compagnie Sentimental Bourreau ainsi que compositeur de Philippe Decouflé (**Solo**) ; et de Alexandra Fleischer, comédienne.

- 2000 : **Du travail bien fait** d'après H. Melville, F. Pessoa, H. Müller...
Maison de L'Arbre (Montreuil)
- 2002 : 1^{er} volet d'une trilogie sur la folie : **F. le fou, l'assassin** d'après un fait divers... 1Bis
(Ivry/Seine)
- 2004-2006 : 2^{ème} volet d'une trilogie sur la folie : **Oh ! Oui...** d'après F. Béhar,
T. Irokawa...
Ménagerie de Verre (Paris), TILF (Paris), Théâtre de Cayenne, Confluences (Paris)
- 2006-2007 : 3^{ème} volet d'une trilogie sur la folie **HOX**
d'après des témoignages rassemblés par J. Rapoport, F. Béhar...
Etrange Cargo-Ménagerie de Verre (Paris), Les Intranquilles-Substances (Lyon), CDN de Besançon, TU Nantes, Carré des Jalles, Panta Théâtre (Caen), Mont St Aignan-Scène nationale de Petit-Quevilly, Fondation Cartier (Paris)
- 2007-2008 : **Acte V, happy end**
La Filature-scène nationale de Mulhouse, CDN et scène nationale de Besançon, Carré des Jalles
- 2008 : **Ciné-concert Films de Charley Bowers**
La Filature-scène nationale de Mulhouse
- 2008-2009 : **Stille Nacht**
Substances (Lyon), La Filature-scène nationale de Mulhouse, CDN de Besançon, L'échangeur (Paris)
- 2008-2009 : **There It Is**
Fondation Cartier (Paris), Théâtre d'Arras, Théâtre d'Angoulême Scène Nationale, Carré des Jalles
- 2009 : **Ce Que Nous Vîmes**
La Filature-scène nationale de Mulhouse, Théâtre d'Arras, Le Monfort (Paris)
- 2009 : **My Way (à notre façon)**
Projet participatif avec les habitants de la Guillotière (Lyon)- WE ça tchache aux Substances

Joachim LATARJET

Musicien tromboniste né en 1970, il fonde avec Alexandra Fleischer la compagnie Oh ! Oui..., et met en scène des spectacles de théâtre musical, ***Du travail bien fait, F., le fou, l'assassin, Oh ! Oui..., Hox, Acte V, Happy End, Stille Nacht, There it is, Ce Que Nous Vîmes*** et un ciné concert ***Charley Bowers, Bricoleur de génie***.

Depuis la saison 2008-2009, il est artiste associé à La Filature (Scène Nationale de Mulhouse) pour 3 saisons.

Il est un des membres fondateurs de la compagnie Sentimental Bourreau et participe à toutes les créations de 1989 à 2004.

Il a travaillé avec Michel Deutsch sur les ***Imprécations II, IV, 36***.

Il a composé la musique du ***Solo*** de Philippe Decouflé.

Alexandra FLEISCHER

Comédienne, Alexandra Fleischer fonde avec Joachim Latarjet la Cie Oh ! Oui... Ils créent : ***Du Travail bien fait, F., le fou, l'assassin, Oh ! Oui..., Hox, Acte V, Happy end, Stille Nacht, There it is, Ce Que Nous Vîmes***. Elle participe à la conception, au montage et à l'écriture des textes des spectacles de la compagnie.

Parallèlement elle continue de jouer pour d'autres metteurs en scène et chorégraphes. Au cinéma avec notamment James Huth, Nicole Garcia, Juliette Garcias... ; et au théâtre avec Lucie Nicolas, Nordine Lahlou, Pierre Cottreau et Geisha Fontaine...

Alexandre THERY

Alexandre Théry est diplômé en architecture à Paris en 1996 grâce à un travail sur le thème "danse et architecture : le corps comme outil de perception du lieu architectural et urbain".

Il suit parallèlement une formation en danse contemporaine à Barcelone puis à Paris : "danse contact et composition instantanée".

Fonde en 2000 l'association In Situ autour de la composition instantanée en compagnie d'Anne-Catherine Nicoladzé avec laquelle il organise des performances dans des espaces non destinés à la représentation, notamment ***Velvet*** créé en 2000.

Il collabore depuis 2001 avec la compagnie IDA MarK Tompkins (projet « *en chantier* » de 2001 à 2004 autour des étapes de chantiers du théâtre de la Cité Internationale)

et travaille en France ou à l'étranger comme performer avec David Zambrano, Karim Sebbar (avec qui il crée notamment le ***Fanfare Ballet***, toujours en tournée), Didier Silhol, Frans Polstra, Christophe Haleb, la compagnie Mille plateaux associés,...

Crée en 2004, ***Viviana et Alexandre***, duo burlesque, en collaboration avec Viviana Moin et avec l'aide du Centre National de la Danse, Micadanses et la Biennale du Val-de-Marne,

En collaboration avec Carlos Pez le solo ***Already Played Tomorrow***, dans le cadre du festival Dans in Kortrijk (Courtrai, Belgique).

Crée en 2007, toujours en collaboration avec Carlos Pez, ***(W)arning***, duo autour de l'œuvre de Jacques Tati.